

**Représentations du savoir féminin dans l'Europe du XVIII^e siècle :
quels changements dans l'éducation des femmes à l'ère des Lumières ?
L'exemple de Mary Astell**
Hélène Palma

Introduction

Il s'agit ici de déterminer si l'Ere des Lumières, officiellement attachée aux notions d'humanisme et d'universalisme, a dans son ensemble accepté de laisser les femmes accéder à la connaissance. Un tel thème nécessite d'explorer successivement plusieurs questionnements: si les penseurs des Lumières se sont attelés à instruire les femmes, qu'entendaient-ils par là ? En d'autres termes, quelles connaissances étaient prioritairement enseignées aux jeunes filles et aux femmes en ce temps-là ? Il est par exemple connu qu'un savoir fut en effet transmis à cette époque à une population féminine de bonne condition sociale, mais nous verrons qu'il s'agissait très fréquemment soit de connaissances très pratiques et destinées à la tenue d'un foyer, soit d'un savoir « vulgarisé » et spécifiquement destiné à « l'usage des dames » dont l'intelligence était de ce fait implicitement infériorisée¹.

Ensuite, quelles furent les femmes qui eurent la possibilité de bénéficier d'une instruction : l'enseignement gratuit et public n'existant pas et l'instruction étant à cette époque encore très largement réservée aux garçons, on peut d'ores et déjà supposer que seule une mince partie de la population féminine de l'Europe des Lumières eut le privilège d'avoir accès à quelque instruction.

Enfin, si des femmes bénéficièrent d'une instruction de qualité au point même d'accéder au rang de philosophe, leur intelligence fut le plus souvent tournée en ridicule, ainsi qu'en attestent diverses expressions qui ont traversé les siècles telles que « bas bleu » ou en anglais « blue stocking ». Le nom de ces savantes a d'ailleurs le plus souvent été oublié.

Des femmes parvinrent pourtant à faire entendre leur voix et à faire progressivement admettre à l'Europe des Lumières que les femmes avaient le droit d'apprendre : parmi elles figurent Mary Wollstonecraft, déjà très connue, ou encore Mary Astell, à

¹ Au cœur de l'ère des Lumières, on vit en effet apparaître une forme nouvelle de livres dispensant des savoirs rudimentaires et spécialement destinés aux dames. Ces livres étaient des ouvrages de vulgarisation, dont le titre indiquait le plus souvent qu'ils étaient soigneusement « adaptés » au lectorat féminin : on peut penser par exemple à *L'Astronomie des dames* de Jérôme de Lalande (1785) ou à *La fine philosophie accommodée à l'intelligence des dames* (1660) de René Bary. Autant de titres qui peuvent être interprétés comme une discrimination mais aussi dans une certaine mesure comme une chance extraordinaire donnée aux femmes de s'instruire (article de Jeanne Peiffer « La littérature scientifique pour les femmes au siècle des Lumières » in *Sexe et Genre, De la hiérarchie entre les sexes*, Paris : CNRS Editions, 2002, (137-146)).

laquelle nous proposons de nous consacrer pour partie au cours de cette brève étude.

Une instruction généralement inexistante pour les filles et les femmes et à défaut d'instruction, une « éducation » centrée sur la domesticité et la maternité

Au XVIII^e siècle et auparavant, il n'existait que très peu de structures en Europe prenant en charge l'instruction des filles. Même en Ecosse où le principe Knoxien de la *Parish school* avait permis la création d'une école gratuite par paroisse, le nombre de petites filles présentes en classe à cette époque restait très limité. Ainsi, malgré le peu de statistiques disponibles, on sait qu'en 1697, dans la paroisse de Lochwinnoch, on dénombrait seulement 4 petites filles sur une classe primaire de 19 élèves.² Ces quelques rares filles étaient d'ailleurs la plupart du temps retenues à la maison par leurs parents qui avaient besoin d'aide pour les travaux domestiques ou les travaux des champs. Ces mêmes parents se permettaient rarement le même genre de liberté en ce qui concernait leurs fils : ils avaient en effet conscience qu'en envoyant ces derniers en classe ceux-ci pourraient bénéficier d'un avenir meilleur ; ils n'hésitaient pas, en revanche, à priver leurs filles d'instruction car à leurs yeux un bon mariage suffirait à assurer l'avenir de celles-ci : *No such means of advancement (as education) existed for girls. Their method of rising in the world was to marry well.*³ Et comme une épouse devait avant tout avoir des qualités domestiques et maternelles, l'accent était tout naturellement mis sur ces compétences-là : *Everyone knew that what interested a prospective husband was domestic competence not academic achievement.*⁴

Cette idéologie était justifiée et renforcée par une grande quantité d'ouvrages, manuels, ou autres essais qui au cours des siècles, y compris au XVIII^e, contribuèrent à façonner une représentation stéréotypée de la "vraie" femme comme devant être avant tout et préférablement une bonne mère et une bonne maîtresse de maison. Les propos de penseurs de l'ère des Lumières tels que Lord Kames sont à cet égard tout à fait parlants : *The man, bold and vigorous, is qualified for being a protector; the woman, delicate and timid, requires protection. (...)*⁵

John Locke n'échappe pas à la misogynie de son époque, n'envisageant pas même l'idée d'une possible instruction des femmes dans son ouvrage consacré à l'éducation, *Some Thoughts Concerning Education* (1693). Celles qui aspiraient à d'autres horizons que celui de leur foyer et de leurs enfants étaient du reste unanimement cataloguées comme dénaturées, folles, ou présomptueuses par les philosophes des Lumières qui n'hésitaient pas à rappeler la différence selon eux ontologique qui distingue les deux sexes :

² Rosalind K. Marshall *Virgins and Viragos : a History of Women in Scotland from 1080 to 1980*, Chicago : Academy Chicago, 1983, (125).

³ Ibidem, 126

⁴ Ibid., 126

⁵ *Sketches of the History of Man*, ii, 2.

La femme vaut mieux comme femme et moins comme homme ; partout où elle fait valoir ses droits elle a l'avantage ; partout où elle veut usurper les nôtres elle reste au-dessous de nous.⁶

Il faut aussi mentionner la honte associée au fait pour les femmes de désirer s'instruire : *Apprenez-leur qu'il doit y avoir, pour leur sexe, une pudeur sur la science, presque aussi délicate que celle qu'inspire l'horreur du vice.*⁷

Cette justification de l'ignorance des filles venait d'ailleurs aussi bien d'hommes que de femmes, ces dernières n'ayant nullement conscience qu'en tenant un certain discours elles entretenaient elles-mêmes l'aliénation de leurs semblables. Les plus âgées et expérimentées d'entre elles s'attelaient ainsi à ouvrir des écoles spécialisées dans les arts ménagers et à publier des ouvrages de cuisine. Elizabeth Clelland, enseignante dans une école de pâtisserie à Edimbourg (*pastry school*), rendit public un ouvrage en 1755, intitulé *A New and Easy Method of Cookery Chiefly Intended for the Benefit of the Young Ladies who Attend Her School*.

Ainsi, étant donné l'importance du rôle domestique auquel les femmes étaient alors confinées, et leur instruction ne consistant dès lors qu'à savoir tenir un foyer, connaître des rudiments de lecture, plus rarement d'écriture, savoir cuisiner ou conduire des domestiques dans cette tâche, connaître les enfants afin de pouvoir s'occuper de la prise en charge de ceux qu'elles auraient, les quelques rares filles de bons milieux qui eurent accès à de plus amples connaissances, ne durent leur savoir qu'à un apprentissage autodidacte et plus ou moins clandestin.⁸ Il est ainsi connu que Mary Astell, dont nous allons parler, fut grossièrement alphabétisée par sa mère puis poursuivit seule, à force de détermination, son instruction :

Astell was the daughter of a Newcastle coal merchant educated in the way that women of her time were educated—the rudiments taught at home by her mother, and the rest picked up by solitary reading.⁹

⁶ Jean-Jacques Rousseau, *Emile ou de l'Éducation* (1762) Paris : Garnier, 1999, (454).

⁷ Fénelon, *Traité de l'éducation des filles*, tome XI, Paris, 1885, (71).

⁸ Signalons qu'il est toutefois vrai, sur ce fond d'éducation rudimentaire et spécialisé, que quelques très rares femmes de la très haute société eurent parfois accès à l'apprentissage du Latin, du Grec, des langues étrangères et des sciences. Ce fut le cas au XVI^e siècle de la future reine Mary Stuart, très amplement instruite à la Cour de France où elle épousa François II et côtoya l'esprit ambitieux des savants de la Renaissance. Il est d'ailleurs connu que la bibliothèque de Mary Stuart à Holyrood contenait des trésors des lettres grecques, latines, italiennes et françaises (Antonia Fraser, *Mary, Queen of Scots*, London, 1969, 49-50).

L'entourage féminin de Mary bénéficia également de cette instruction de très grande qualité mais dont le caractère demeure, il faut le souligner, très exceptionnel.

⁹ Ruth Perry, « Mary Astell's response to the Enlightenment » *Women and the Enlightenment* (13-40), New York: Haworth Press, 1984, p. 13.

Discours et comportements de contestation : constitution d'une pensée féministe au XVIII^e siècle. L'exemple de Mary Astell

N'ayant d'autre choix possible qu'apprendre l'art d'être une femme de compagnie agréable et une bonne mère en se contentant dans le meilleur des cas d'un petit vernis d'instruction consenti avec beaucoup de condescendance par quelques savants vulgarisateurs, des femmes entreprirent de réagir à une telle emprise en affirmant leur droit à apprendre « vraiment », c'est-à-dire autre chose que les arts domestiques et mieux qu'un succédané d'instruction qui conduisait dans le meilleur des cas à une assez vague alphabétisation des filles, comme le montre l'exemple qui suit:

Indeed, quite a few ladies still did not learn [how to write] until late in life. Lady Anna Cunningham was one of these. Born about 1590, she married the second Marquis of Hamilton (..) Her husband was a favourite at Court. Elegant and sophisticated, he spent much of his time after 1603 in London while his wife (...) stayed behind in the west of Scotland to run his estates for him (...) When she was in her forties she began keeping accounts of her expenditure, written in large, vigorous, italic hand. The spelling is undeniably phonetic (...).¹⁰

C'est surtout au XVIII^e siècle que cette demande d'instruction prit la forme d'une revendication clairement formulée, même si l'on peut trouver des ouvrages réclamant la même chose aux siècles précédents et y compris sous la plume d'auteurs masculins dont François Poullain de la Barre est un exemple français.

Aux côtés de la désormais célèbre féministe que fut Mary Wollstonecraft, auteure de ces lignes,

One cause of this barren blooming I attribute to a false system of education, gathered from the books written on this subject by men who, considering females rather as women than human creatures, have been more anxious to make them alluring mistresses than wives; and the understanding of the sex has been so bubbled by this specious homage, that the civilized women of the present century, with a few exceptions, are only anxious to inspire love, when they ought to cherish a nobler ambition, and by their abilities and virtues exact respect.¹¹

On trouve une autre Mary, moins connue, Mary Astell, qui ambitionna de mettre le savoir à la portée des autres femmes.

Mary Astell, née le 12 novembre 1666 à Newcastle-upon-Tyne, mourut à Londres d'un cancer du sein le 9 mai 1731. Cette femme, issue d'un milieu assez favorisé, se consacra toute sa vie au savoir et paya cher ce choix d'une vie hors du commun, sans mari, sans enfants, mais riche d'amitiés et de collaborations :

Mary Astell never married, but lived by herself in a little house in Chelsea, on the outskirts of London. Then she carried on an active social involvement with many friends and acquaintances, read widely, and wrote poems, letters, essays (...)¹²

¹⁰ *Virgins and Viragos*, 129.

¹¹ Mary Wollstonecraft, *A Vindication of the Rights of Woman* (1792), Oxford : OUP, 1993, (71).

¹² Ruth Perry, même article, 14.

Cette femme intelligente et avide de savoir produisit de nombreux livres de réflexion philosophique. Ulcérée de l'état d'arriération dans lequel les femmes étaient maintenues par manque d'instruction, Mary Astell entreprit d'instruire ses semblables:

It is no wonder then, that the first subject on which Mary Astell published was the need for women's education. *A serious proposal to the ladies* (1694) was her most popular book; it went through four editions by 1697 (...) In 1697 she published a second part to *A serious proposal* (...) For those eager but uneducated women, Mary Astell distilled books which had guided several generations of philosophers such as (...) Antoine Arnauld's *L'art de penser*¹³

Dans son premier ouvrage consacré à la question de l'instruction des femmes, *A Serious Proposal to the Ladies, For the Advancement of their True and Greatest Interest. By a Lover of her Sex*, publié en 1694, Mary Astell s'adresse personnellement à ses soeurs de condition:

Ladies, since the profitable adventures that have gone abroad in the world, have met with so great encouragement, tho' the highest advantage they can propose, is an uncertain Lot for such matters as opinion gives a value to; things which if obtain'd, are as flitting and fickle as that chance which is to dispose of them. I therefore persuade myself, you will not be less kind to a proposition that comes attended with more certain and substantial gain; whose only design is to improve your charms and heighten your value, by suffering you no longer to be cheap and contemptible. Its aim is to fix that beauty, to make it lasting and permanent, which Nature with all the helps of Art cannot secure: and to place it out of the reach of Sickness and Old age, by transferring it from a corruptible body to an immortal mind. An obliging design which would procure them inward beauty, to whom Nature has unkindly denied the outward; and not permit those ladies who have comely bodies to tarnish their glory with deformed souls (...) Raise you above the vulgar by something more truly illustrious than a sounding title or a great estate (...)¹⁴

Mary exprime toute sa colère dans ce premier livre dédié à l'éducation des femmes et déclare ne pas trouver étonnante l'arriération intellectuelle de ses contemporaines. Elle était à ses yeux la conséquence logique de l'état d'esprit dans lequel les filles étaient élevées et volontairement maintenues en ce temps-là:

When a poor young lady is taught to value herself on nothing but her cloaths, and to think she is very fine when well accoutred. When she hears say that 'tis wisdom enough for her to know how to dress her self, that she may become amiable in his eyes; to whom it appertains to be knowing and learned; who can blame her if she lay out her industry and money on such accomplishments, and sometimes extends it farther than her misinformers desires she should?¹⁵

Mary Astell était une véritable passionnée de philosophie et elle mit toute l'énergie nécessaire à l'acquisition de connaissances en cette matière. Elle devint amie de

¹³ Ruth Perry, même article, 17.

¹⁴ *A Serious Proposal to the Ladies* (1694), Toronto : broadview literary texts, 2002, 51.

¹⁵ *A serious proposal*, 69 (Toronto, broadview literary texts, 2002).

John Norris, philosophe et poète¹⁶ et obtint de lui qu'il accepte de la former dans ce domaine :

John Norris may have introduced Astell to Descartes, as he surely urged her to read Antoine Arnauld's *L'art de penser* (1662) (...). In their published letters, Norris also recommends to Astell the works of a number of other systematizing French philosophers of the 17th century : Sylvain Régis (*Système de Philosophie*, 1690), Nicolas Malebranche (*Recherche de la vérité*, 1674)¹⁷

La collaboration avec John Norris fut une expérience si fructueuse pour les deux amis qu'ils décidèrent de publier leurs échanges épistolaires, dont la teneur, philosophique, est de grande qualité. Leurs *Letters Concerning the Love of God Between the Author of the Proposal to the Ladies and Mr John Norris, wherein his Discourse shewing that it ought to be entire and exclusive of all other Loves is further clear and justified* parurent en 1695.

Mary, initiée à la philosophie par John Norris et à travers ses lectures personnelles, se livra également à des débats d'idées publics avec des penseurs et des penseuses contemporains. Ainsi, elle fut vivement attaquée en 1695 par Lady Masham, qui, en publiant *A Discourse Concerning the Love of God* cette année-là, fit connaître son profond désaccord avec ce qu'avait écrit Mary Astell dans *A Serious Proposal* publié un an plus tôt. Mary entreprit alors de répondre à cette attaque en écrivant une suite à ce premier tome, *A Serious Proposal to the Ladies, Part II: Wherein a method is Offered for the Improvement of their Minds*. Ce second tome est intéressant parce qu'il montre que le savoir et les convictions de Mary Astell n'étaient pas le seul produit de sa collaboration avec John Norris mais aussi le résultat d'un travail personnel sérieux : ce deuxième livre consacré lui aussi à l'instruction des femmes est en effet un véritable ouvrage de réflexion philosophique, dans lequel Astell reprend et discute les pensées de philosophes tels que René Descartes, Nicolas Malebranche, Antoine Arnaud, Pierre Nicole ou John Locke. Les allusions à René Descartes, et en particulier, l'utilisation du principe du *cogito* pour plaider en faveur du droit des femmes à apprendre, sont ainsi fréquentes à l'intérieur du texte de *A Serious Proposal Part II* :

All have not leisure to learn languages and pore on books, nor opportunity to converse with the learned; but all may think, may use their own faculties rightly, and consult the master who is within them.¹⁸

On trouve également une critique assez vive de l'Empirisme de Locke à l'intérieur de *A Serious Proposal, Part II*. Astell choisit en effet de réfuter la théorie de la *tabula rasa*: le postulat selon lequel tout être humain naît en ayant une égale possibilité d'accéder à la raison et à l'analyse de l'expérience est à ses yeux erroné puisque tout individu naît au contraire à l'intérieur d'un contexte social et familial précis qui détermine en partie le devenir de l'être qui vient de naître. En ce qui concerne les femmes, leur détermination est, soutient-elle, particulièrement frappante, puisqu'elles

¹⁶ 1657-1711, John Norris est considéré comme un philosophe platonicien, proche de la pensée de Malebranche.

¹⁷ Ruth Perry, même article, 19.

¹⁸ *Serious Proposal* (II), 168.

sont d'emblée orientées vers une existence de subordination qu'Astell compare à celle d'esclaves : « reduced to the vilest slavery » écrit-elle dans *A Serious Proposal Part II*¹⁹. Elle réitérera ce parallèle audacieux dans un autre de ses ouvrages, *Reflections Upon Marriage*: « If all men are born free, how is it that all women are born slaves? »²⁰. Aussi, forte de la conviction que l'Empirisme lockien ne sert qu'à justifier et faire perdurer les coutumes et les habitudes les plus dégradantes, elle harangue les femmes à se débarrasser du poids des traditions, « The yoke of impertinent customs²¹ ». Provocatrice jusqu'au bout, Mary Astell qui osa la comparaison entre le sort des femmes et celui des esclaves, fut aussi l'une des premières à relever l'incohérence qui caractérise beaucoup des penseurs « révolutionnaires », qui pourfendent le pouvoir tyrannique d'un monarque d'une part mais continuent de l'autre à dominer leur épouse dans le cadre privé de leur foyer :

How much soever Arbitrary power may be disliked on a Throne, not Milton himself would cry up liberty to poor female slaves, or plead for the lawfulness of resisting a private tyranny²²

Mary Astell n'était malgré tout pas une femme complètement cohérente ni entièrement libérée de ses stéréotypes, puisqu'elle vouait, paradoxalement, un soutien sans faille à la monarchie de droit divin :

She believed in the divine right of kings to rule absolutely, and urged that no one exceed a merely passive resistance even when confronted with out-and-out tyranny.²³

Cette femme demeure néanmoins une personnalité exceptionnelle, qui sut prendre à la lettre l'idéal humaniste de l'ère des Lumières, osa réclamer qu'il s'applique aux femmes et eut l'audace d'encourager ses semblables à s'instruire :

She believed in women's right to direct their own lives and wrote against men's tyranny over women in the marriage relation. She subscribed to the Enlightenment ideal of universal reason—that all people are endowed by their Creator with the capacity for thought.²⁴

Conclusion

C'est une conclusion un peu longue que nous proposons-là parce qu'un certain nombre de choses sont à souligner concernant la question des femmes, de leur représentation et de leur possibilité d'accéder au savoir au XVIII^e siècle. L'ère des Lumières n'a, nous l'avons constaté, pas échappé aux préjugés misogynes. La lutte contre l'oppression des femmes est par ailleurs très loin d'avoir été une priorité de cette période. L'origine de ces préjugés est aisée à déceler : les penseurs des

¹⁹ Ibidem, 188.

²⁰ Mary Astell, *Some Reflections upon Marriage*, London, 1700, xi.

²¹ Mary Astell, *A Serious Proposal Part II*, 127

²² Mary Astell, *Some Reflections upon Marriage*, London, 1700, 29.

²³ Ruth Perry, 14 .

²⁴ Ruth Perry, 14-15.

Lumières étaient tout simplement héritiers des représentations stéréotypées des femmes dont souffraient leurs ancêtres. Ils craignaient donc ces êtres qui ont la capacité d'enfanter et dont le corps est marqué par cette fonction. Le corps féminin était ainsi méprisé et entouré de toutes sortes de mythes :

Because a woman menstruated, her nature was viewed as similar to that of the moon and tides, which shared her monthly cycle. And since the moon shone only with the cold reflected light of the sun, so women were by nature cold, moist and passive. They could also be sinister; just as the moon was linked to night and mystery, so women had a special affinity with the forces of malevolence that lived in darkness.²⁵

Ainsi l'ère des Lumières n'échappant pas aux stéréotypes sexistes, tenta non seulement de restreindre l'accès des femmes à la connaissance, ne leur concéda que des bribes de savoir, mais cultiva encore une représentation exclusivement masculine du savoir :

Medical men wrote about masculine science penetrating passive, feminine nature ; political theorists advocated a public thought and action based on reason divorced from passion, and religious thinkers rejected enthusiasm in favour of a 'strong, steady, masculine piety' as Joseph Addison put it in an issue of *The Spectator* (n° 201, Saturday, October, 20th, 1711)²⁶

Les femmes, pourtant, notamment grâce à l'initiative des plus hardies de leurs semblables, parvinrent à acquérir des rudiments de connaissance et cela se vit très vite puisque le lectorat féminin connut une augmentation spectaculaire au XVIII^e siècle:

Middle class women (...) gained a degree of intellectual emancipation during the Enlightenment (...) Women produced the majority of all novels published in England in the second half of the century ; women also constituted for the first time, in European history, a large segment of the reading public.²⁷

Il faut néanmoins rappeler que dans un contexte où l'accession des femmes à la connaissance n'était, nous l'avons vu, pas du tout valorisée, la femme savante est presque "naturellement" devenue une figure comique commune, que Molière, déjà au XVII^e siècle, ne s'est pas privé d'utiliser (*Les femmes savantes*), tout en dénonçant paradoxalement l'indigence intellectuelle dans laquelle les femmes étaient sciemment maintenues (*L'école des femmes*). Comme le rappelle Jeanne Peiffer, il a toujours été considéré de très mauvais goût pour une dame non seulement d'être cultivée, mais plus encore d'étaler ostensiblement son savoir : (...) *étaler les connaissances acquises est contraire aux règles de bienséance et sujet au ridicule*²⁸.

Il a de plus longtemps été courant, jusqu'à des temps encore bien proches de nous, y compris dans des ouvrages de référence, de rire doucement de celles qui avaient souhaité apprendre et connaître :

²⁵ Phyllis Mack, *Women and the Enlightenment*, introduction, (1-11), p. 2.

²⁶ Phyllis Mack, intro, 6.

²⁷ Phyllis Mack, intro, 7.

²⁸ Jeanne Peiffer, « la littérature scientifique pour les femmes au siècle des Lumières », *Sexe et genre, de la hiérarchie entre les sexes*, Paris : CNRS éditions, 2002 (144).

Ne nous arrêtons pas à l'excellente Christine de Pizan, bonne fille, bonne épouse, bonne mère, du reste un des plus authentiques bas-bleus qu'il y ait dans notre littérature, la première de cette insupportable lignée de femmes auteurs, à qui nul ouvrage sur aucun sujet ne coûte et qui, pendant toute la vie que Dieu leur prête, n'ont affaire que de multiplier les preuves de leur infatigable facilité, égale à leur universelle médiocrité. Il faut l'estimer, étant italienne, d'avoir eu le cœur français et d'avoir rendu un dévouement sincère et désintéressé aux rois et au pays dont longtemps les bienfaits l'avaient nourrie : le cas n'est pas si fréquent. Elle y a gagné du reste d'avoir écrit dans de beaux élans d'affection émue cinq ou six strophes ou pages qui méritent de vivre. *Histoire de la littérature française*, Lanson.²⁹

C'est donc dans ce contexte généralement très hostile à l'instruction des femmes qu'est née, au XVIII^e siècle, l'expression « bas bleus » que Lanson n'hésite pas à employer, ou « blue stockings » en anglais. C'est en effet vers la fin du siècle des Lumières que ce terme commença d'être utilisé pour désigner ces femmes qui prenaient plus de temps à lire et apprendre qu'à s'occuper de leur toilette et de leur apparence, se contentant de vêtements simples, par exemple de chaussettes de laines ; car telle est l'histoire du « bas bleu » :

Term originated in the 1750s to refer to the men and women who attended London social gatherings where literary discussions were preferred to card playing. It referred to male casual dress, since some of the men wore their ordinary blue stockings instead of the formal black silk usually donned in the evening. By the 1790s the term was used, derogatorily, to indicate a woman with literary or intellectual interests: most late eighteenth and early nineteenth century feminists were given this label.³⁰

Cette moquerie généralisée à l'égard des femmes savantes s'est accompagnée avec une incroyable constance d'une oblitération systématique des femmes érudites qui ont pourtant eu leur importance dans l'histoire de la pensée : la place concédée dans nos dictionnaires aux grandes penseuses est en effet plus que congrue. Mary Ellen Waithe a ainsi pu consacrer un ouvrage de taille, en 4 volumes, *A History of Women Philosophers*³¹, à recenser les femmes philosophes à travers les âges. Elle en a dénombré 63 entre l'antiquité et 1900. Il est par ailleurs aisé de vérifier soi-même combien les femmes philosophes sont rares à obtenir les honneurs des anthologies de philosophie : par exemple, *The Encyclopedia of Philosophy*, publiée en 1967³², ne mentionne ni Mary Wollstonecraft, ni Simone de Beauvoir, ni même Hannah Arendt.

²⁹ Cité in Michèle Le Doeuff, *Le sexe du savoir* (1998), Paris : Flammarion, 2000 (7).

³⁰ Lisa Tuttle, *Encyclopedia of feminism*, London: Arrow books, 1987, 46.

³¹ Mary Ellen Waithe, *A History of Women Philosophers*, 4 volumes, Kuwer Academic Publishers, 1991.

³² *The Encyclopedia of Philosophy*, Paul Edwards, New York : Macmillan, 1967.